

Ce pays-là Carnets de Dresde, été 2006 (4^e partie)

Stéphane Lépine

Volume 50, numéro 1 (279), février 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lépine, S. (2008). Ce pays-là : carnets de Dresde, été 2006 (4^e partie). *Liberté*, 50(1), 79–92.

Ce pays-là

Carnets de Dresde — été 2006 (4^e partie)

Stéphane Lépine

« On a vraiment manqué de temps. Cinq jours en car : Venise, Florence, Assise. Pour moi, tous ces noms, c'était comme Honolulu. J'ai demandé à Martin et à Pit comment ils avaient eu cette idée, d'où venait l'argent et comment ils imaginaient, pour nos vingt ans de mariage, qu'on puisse entreprendre un voyage sans autorisation.

J'étais persuadé qu'Ernst ne serait pas d'accord. Ces mois-là, pour lui, ont été un enfer. On avait vraiment autre chose en tête que l'Italie. Mais il n'a rien dit. Et à la mi-janvier, il a demandé s'il ne fallait pas songer aux préparatifs — on devait partir le 16 février, un vendredi pendant les vacances scolaires — et puis comment on ferait pour passer les frontières italienne et autrichienne avec nos papiers de la RDA. Quand je lui ai dit ce que m'avaient appris les enfants, qu'à l'agence de voyages de Munich on nous remettrait des cartes d'identité d'Allemagne de l'Ouest, vraisemblablement fausses, j'ai pensé : maintenant c'est fini, on ne fait pas ça avec Ernst Meurer. Mais il a seulement demandé si c'était pour cela qu'on s'était procuré deux photos d'identité. "Oui, ai-je répondu, deux photos d'identité, date de naissance, taille et couleur des yeux — ça leur suffit."

[...] Essayez un peu d'imaginer ça. Tout d'un coup, on se retrouve en Italie et on a un passeport ouest-allemand. Je m'appelais Ursula, et Ernst c'était Bodo, tous deux domiciliés à Straubing. J'ai oublié nos noms de famille. On se trouve de l'autre côté du monde, et on n'en revient pas de voir qu'on boit et qu'on mange comme chez soi et qu'on pose un pied devant l'autre, comme si tout cela était la chose la plus naturelle du monde.

Quand je me regardais dans la glace en train de me brosser les dents, j'arrivais encore moins à croire que j'étais en Italie.

[...] Le musée et les églises étaient fermés, c'était l'heure du déjeuner. Gabriela nous a fait faire le tour de la fontaine Maggiore, a dit deux ou trois choses sur l'hôtel de ville et sur la cathédrale, qui semblait gigantesque parce que ses murs disparaissaient dans le brouillard. Cela faisait plus de cinq cents ans que la façade était sans revêtement, ce qui fit dire à une femme de Plauen qu'en comparaison la RDA ne s'en tirait pas si mal que ça.»

Ingo Schulze, *Histoires sans gravité. Un roman de la province est-allemande*, traduit de l'allemand (Allemagne) par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Éditions Fayard, 1999.

Ingo Schulze, Simple Storys. Ein Roman aus der ostdeutschen Provinz. — Durch winzige Zwischenfälle — Simple Storys, die über die Veränderung der Menschen in ihren Zusammenhängen mit der Welt und die Sachen, über die Erschütterungen von einer Welt sprechen — beobachtet Ingo Schulze den Fall der Mauer. «Ich interessiere mich für Dinge so unbedeutend, so ungreifbar und so flüchtig wie Blasen der Seife», sagt Ingo Schulze, wenn man ihn bittet, über seine Arbeit zu sprechen. Sein stechender Blick betrachtet die Sachen so, als ob sie wegfliegen könnten oder verschwinden müssten, als ob das Problem wäre, sie zu befestigen oder sie in einem Schmetterlingsnetz zu fangen. Die «Romane», die er bis heute geschrieben hat, werden von kleinen Erzählungen, von kleinen Novellen gebildet, einfach wie der Titel von seinem Buch Simple Storys : Augenblicke aus dem täglichen Einerlei herausgerissen, hinter einem Schrank oder unter einem Sofa gefunden, Stücke der Geschichte im Auto flüchtig berührt, Unterhaltungen zufällig gehört... Keine Helden in Simple Storys. Das Buch schildert das Geräusch der Wäscheschleuder in der Wohnung des Nachbarn, einen Anruf mitten in der Nacht, die Kaffeezeit in einem Büro, Erzählungen, die wir alltäglich erzählen. Geboren 1962 in Dresden (ein Jahr nach dem Bau der Mauer) hat Ingo Schulze 1990 (ein Jahr nach ihrem Fall) angefangen zu schreiben. Es ist mehr als 15 Jahre her, dass die Mauer gefallen ist. Es ist schon Geschichte. Simple Storys bietet die Chronik der

erschütterten Welt, wo mit den Erinnerungen einige Steine bleiben.

[Ingo Schulze, *Histoires sans gravité. Un roman de la province est-allemande.* — À travers des incidents minuscules, des *Histoires sans gravité* qui en disent long sur la transformation des êtres dans leur rapport aux choses, sur les bouleversements d'un monde, Ingo Schulze observe la chute du mur. « Je m'intéresse à des choses aussi insignifiantes et aussi éphémères que des bulles de savon », aime à dire Ingo Schulze lorsqu'on lui demande de parler de son travail. Son regard perçant contemple ainsi les objets comme s'ils allaient s'envoler ou s'évanouir, comme si le problème alors était de les fixer ou de les retenir dans un filet à papillons. Les « romans » qu'il a écrits jusqu'à ce jour sont composés de petits récits d'événements, de petites nouvelles simples comme bonjour, comme le titre original de son roman, *Simple Stories*, instants arrachés au quotidien élémentaire, retrouvés derrière un placard ou sous un canapé, morceaux de visages effleurés en voiture, conversations retenues par mégarde... Pas de héros dans *Histoires sans gravité*. Le livre décrit le bruit d'une essoreuse à linge dans l'appartement voisin, un coup de téléphone au milieu de la nuit, l'heure du café dans un bureau, des récits qu'on raconte tous les jours. Né à Dresde en 1962 (une année après la construction du mur), Ingo Schulze s'est mis à écrire en 1990 (une année après la destruction du mur). Voilà plus de quinze ans maintenant que le mur est tombé. Cela appartient déjà à l'Histoire. *Histoires sans gravité* offre la chronique d'un monde bouleversé où restent, avec les souvenirs, quelques pierres tombées.]

On peut visiter à Dresde le deuxième plus important musée de la Stasi. Tous les Allemands de l'Est étaient fichés. Tous le savaient. Et tous aujourd'hui peuvent se rendre à ce musée, où sont stockés les dossiers, et demander à voir leur fiche, comme le fait le personnage de l'auteur de théâtre à la fin du film *Das Leben der Anderen*, film qui évoque ce passé douloureux. La majorité des gens refusent cependant de le faire. Une amie me dit ne pas vouloir consulter son dossier, convaincue que sa sœur a été informatrice et a transmis à la Stasi des informations sur elle.

— Que sont devenus les agents de la Stasi après la réunification ?
— Chauffeurs de taxi. D'ailleurs, ils sont faciles à reconnaître.
Vous leur donnez votre nom et ils connaissent déjà votre adresse.

Tout comme les blagues portant sur les agents de la Stasi, celles sur Erich Honecker sont innombrables :

Un jour Honecker se retrouve en visite officielle dans un petit village d'Allemagne de l'Est, fait un faux pas et tombe dans un trou. Mais trois jeunes hommes le sortent de là et prennent soin de lui.

— Messieurs, dit-il, pour vous récompenser, faites chacun un vœu et j'exaucerai votre désir.

Le premier :

— Je veux me construire une *datcha*, mais je ne trouve pas de bois.

— Demain matin, jeune homme, je loge un appel et soyez assuré que vous aurez votre bois.

Le deuxième :

— J'ai commandé une Trabant, mais on m'a dit que cela prendrait quatre ou cinq ans.

— Ne vous en faites pas ! Vous l'aurez avant la fin du mois.

Le troisième :

— Je voudrais une chaise roulante.

— Une chaise roulante ! Mais pourquoi donc ?

— Lorsque mon père va apprendre que j'ai sorti Honecker du trou, il va me casser les deux jambes.

Un beau matin Erich Honecker ouvre la fenêtre, aperçoit le soleil resplendissant et s'écrie :

— Bonjour soleil !

— Bonjour Erich Honecker ! répond le soleil.

Plus tard dans la journée :

— Bon après-midi soleil !

— Bon après-midi Erich Honecker !

Et puis, en fin de journée :

— Bonsoir soleil !

Pas de réponse.

— Bonsoir soleil !

Toujours pas de réponse.

— Bonsoir soleil !

— Te fatigue pas, Erich. Je suis passé à l'ouest !

Je reviens du Semperoper, où j'ai assisté à la création européenne de *Dead Man Walking* de Jake Heggie et Terrence McNally. Je prends place dans le *Straßenbahn* devant un jeune homme, la grosse bière entre les genoux, visiblement ni très sobre ni du genre à passer ses vendredis soirs au concert ou à l'opéra. Grossière erreur. On échange quelques mots. Il constate évidemment tout de suite à mon accent que je suis étranger. « Vous êtes venu à Dresde pour la musique ? me demande-t-il. Vous en avez de la chance ! Moi, il y a longtemps que je suis allé à l'opéra. Je n'en ai plus les moyens. Je suis sans emploi. Je ne trouve pas de travail, mais je ne peux pas me résoudre à quitter cette ville que j'aime tant. Bon séjour. » Les propos de ce jeune homme m'émeuvent au plus haut point. C'est ainsi à Dresde. Les gens entretiennent un rapport viscéral à leur ville et à leur culture. Si l'Allemagne est un pays de culture, Dresde en est une pierre d'angle. Même la dame de la poste s'enorgueillit de vivre dans la ville de Richard Strauss et elle est fière comme un paon quand vous lui dites être venu à Dresde pour le *Musikfestspiele* et les *Abschlussfesttage* du Semperoper.

Les œuvres créées au Semperoper (*Der Freischütz* de Carl Maria von Weber, *Tannhäuser* et *Der fliegende Holländer* de Richard Wagner, *Der Rosenkavalier* de Richard Strauss) sont inscrites au répertoire pour la vie.

Présence de la musique. Durant le *Musikfestspiele* en mai, des chaises longues et une tente rudimentaire sont installées dans le parc situé entre l'Albertinum et la terrasse de Brühlsche, près de la sculpture-installation dédiée à Caspar David Friedrich. Et tous les jours à midi on y diffuse un opéra, interprété par les musiciens

de la Staatskapelle et les chanteurs du Semperoper. Ce jour-là, malgré la grisaille et le temps froid, une dizaine de personnes y étaient assises et écoutaient *Tancredi* de Rossini.

Une affiche vue à Leipzig :

Ohne Musik wäre das Leben ein Irrtum. [Sans la musique, la vie serait une erreur.] Signé : Friedrich Nietzsche.

La vie musicale ici a quelque chose de municipal. Peter Schreier et Theo Adam habitent à côté de chez moi ; Veilchenweg, dans le quartier de Loschwitz. Je rencontre parfois Olaf Bär dans le *Straßenbahn*. Il se rend au travail. C'est-à-dire qu'il va répéter ou chanter au Semperoper, où il est « sociétaire », comme on le dit des acteurs de la Comédie-Française. Pour diverses raisons (liées au communisme et au rideau de fer bien sûr, mais pas uniquement), ces chanteurs ont fait carrière (ou font encore carrière, dans le cas d'Olaf Bär) presque uniquement en Allemagne de l'Est. Il y a ici un sentiment d'appartenance, le sentiment d'être lié à une communauté, et à une certaine conception de la musique aussi, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs.

L'extraordinaire laideur du *Kulturpalast*, qui défigure l'ancienne place du marché où furent incinérées les victimes du bombardement de février 1945, a presque quelque chose de séduisant. L'extérieur ressemble à un pavillon d'Expo 67, et l'intérieur nous transporte à un congrès du parti communiste à Moscou, en 1956.

Tous les mélomanes un peu fêlés du chaudron comme moi, prêts à défoncer la limite de leur carte de crédit pour pouvoir assister à un concert au Gewandhaus de Leipzig, ont un choc en voyant la célèbre salle : elle est encore plus laide que le Grand Théâtre de Québec. Mais l'acoustique y est formidable.

« Musik ist die abstrakte Kunstform. Und die Deutschen sind die Meister der Abstraktion. Heine sagt : Franzosen und Russen gehört das Land, / Das Meer gehört den Britten, / Wir aber besitzen

im Luftreich des Traums / Die Herrschaft unbestritten. » (Thomas Mann)

[« La musique est l'art le plus abstrait. Et les Allemands sont les maîtres de l'abstraction. Heine dit : La terre appartient aux Français et aux Russes, / La mer appartient aux Britanniques, / Nous régnons toutefois sur l'empire du rêve / Nous en avons le pouvoir incontesté. » (Thomas Mann)]

Nein. Jamais un non n'a eu sur moi un tel effet. Jamais je n'avais entendu un tel non. Le samedi 27 mai je me pointe à Leipzig sans savoir que c'est l'ouverture de la *Backfest*. La restauration de la ville qui souhaitait accueillir les Jeux olympiques de 2012 va bon train. Pèlerinage annuel à la Thomaskirche. Visite de la maison de Mendelssohn, où je n'étais pas allé depuis 2000. Petit détour par le café Baum, où Félix, Robert et Clara Schumann mangeaient sans doute des glaces. Repas au Auerbachs Keller, restaurant où se déroule une scène du *Faust* de Goethe, celle où la table des étudiants s'enflamme. Puis je me mets en tête d'obtenir des places pour mon amie Isabelle et moi pour le concert d'ouverture. C'est évidemment complet. Mais bon, au Semperoper, même lorsqu'on annonce *geschlossene Veranstaltung* [à guichets fermés], il y a toujours des revendeurs à la porte. Je m'arme de patience et je scrute la foule, dans l'espoir qu'une main s'élève, montrant une paire de billets. Peine perdue. Le concert va bientôt commencer. Je m'avance vers le type qui accueille le public à la porte et lui demande, dans mon meilleur allemand et avec une politesse typiquement québécoise (le Québécois moyen s'excuse toujours d'exister), si, par hasard, il n'y aurait pas deux petites places libres, même aveugles. Réponse : *nein*. Pas d'agressivité. Pas d'arrogance. Juste : *nein*. Sous-entendu : vous n'aviez qu'à acheter vos places, il y a quatre mois, comme tout le monde. *Nein*.

Quel est le plus grand orchestre au monde ? La Staatskapelle de Dresde ? L'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig ? La Philharmonique de Berlin ? Je ne saurais le dire. Ces trois formations

célèbres, situées à deux heures de train l'une de l'autre sur le territoire de cette ancienne Allemagne de l'Est dont j'ai fait ma terre d'asile, se disputent mon affection comme les trois filles du roi Lear. Mais après le concert de cet après-midi du Berliner Philharmoniker (au programme : *Orpheus* de Stravinski, le *Concerto pour flûte et orchestre* de Carl Nielsen avec Emmanuel Pahud, redevenu membre de l'orchestre depuis avril 2002, et la quatrième symphonie de Brahms), il ne fait plus de doute à mes yeux que sir Simon Rattle est vraiment le plus grand chef au monde. Le premier violon associé, au visage poupin et à l'air débonnaire, me rappelle le porcelet rose, jovial et joufflu qui m'a servi ma Pils l'autre jour à Weimar et qui m'a expliqué que le mot *Terrine* en allemand désigne le contenant dans lequel on sert parfois la soupe. Il ressemble à un garçon boucher nourri aux *Bratwürste* et au lait de vache. Il serait formidable, me dis-je, dans le rôle de l'hôtelier dans *Le faiseur de théâtre* de Thomas Bernhard. Au cours du troisième mouvement de la quatrième symphonie de Brahms, il dialogue avec le premier violon comme Monsieur Pointu avec Yehudi Menuhin, regarde en arrière tout en jouant, comme s'il avait entendu quelque chose en coulisses, lance des sourires amusés vers quelqu'un dans la salle et se décrotte l'oreille avec le petit doigt. Entre chaque mouvement, il pique une jase avec le premier violon, avec qui visiblement il s'entend comme lardons en poêle. Ce mélange de laisser-aller et de contrôle total, de bonhomie et de virtuosité est proprement fascinant. Dommage que je n'aie pas ma bibliothèque allemande avec moi. Je voudrais relire ce que Nietzsche a écrit sur Johannes Brahms dans *Le cas Wagner*, évoquant, si ma mémoire est exacte, « la mélancolie de l'impuissance ». Plus les années passent, plus la musique de ce bon bourgeois de Hambourg me bouleverse. Brahms m'apparaît de plus en plus comme le Émile Zola de la musique. Sa quatrième symphonie est une véritable *Bête humaine*.

Est-ce que le *Ring* de Wagner peut provoquer la paralysie ? Le 5 juin, je vois, pour la première fois sur scène, *Das Rheingold*, le 11 *Die Walküre*, le 17 *Siegfried* et le 21 *Götterdämmerung*. La mise en scène de Willy Decker — celui-là même qui avait signé un

Don Giovanni grotesque il y a quelques années, où les chanteurs évoluaient dans un jeu de blocs ! — n'est vraiment pas terrible. Et Evelyn Herlitzius en Brünnhilde — par ailleurs grande interprète — a les mêmes problèmes que Gwyneth Jones dans la version Boulez-Chéreau. Mais l'œuvre la « plus agressivement germanique » de tout le répertoire a sur moi un effet physique que nulle autre œuvre, pas même *Le sacre du printemps* ou *Elektra* ne peut égaler. Je vois donc le *Ring* pour la première fois et, au même moment, je chope la paralysie de Bell. Les symptômes deviennent pour ainsi dire évidents le soir de la représentation de *La Walkyrie*. Je parviens à peine à parler à mes charmants voisins de siège. Je n'arrive plus à fermer l'œil droit. Ma vue de ce côté est légèrement nuageuse. Est-ce donc la musique de Wagner qui provoque chez moi cet effet ?! C'est le début d'un mois pas très jojo où je bois à la paille, me donne en spectacle en mangeant, répète COU-X-COU-X-COU-X (et autres exercices de « mimogymnastique ») devant le miroir et me tape des traitements quotidiens en physiothérapie, autant de leçons d'allemand sur le thème « paralysie faciale ». Cela m'aura au moins permis d'apprendre que, dans le domaine médical comme dans tous les autres, l'herbe est toujours plus verte dans la cour du voisin : les médecins grecs cherchent à venir s'établir en Allemagne, où les conditions de travail sont meilleures, et les médecins allemands font des allers-retours à Londres, où ils gagnent en un week-end ce qu'ils gagnent en un mois dans leur pays. On me dira une fois de plus que j'ai eu de la chance, mais je reçois durant ce mois de traitement des soins d'une qualité inégalée et absolument incomparables avec ceux que je recevrais dans ces cours des miracles que sont devenus les hôpitaux québécois. D'ailleurs, à mon retour en septembre, je dois entrer en contact avec l'hôpital Maisonneuve-Rosemont afin d'obtenir un rendez-vous avec un ophtalmologiste. Après 35 minutes d'attente au téléphone (« Votre appel est important pour nous »), on me dit que le médecin que l'on m'a recommandé ne peut me recevoir avant juillet 2007.

14 juin. J'écoute un extraordinaire document radio sur les ondes de Figaro Kulturradio au sujet du compositeur de musique de

films Georges Delerue : une émission tout à fait remarquable, qui rassemble d'innombrables documents d'archives, des extraits de films, des entretiens avec des réalisateurs et des compositeurs. Un montage savant et fluide. Une réelle connaissance du sujet. Des narrateurs à la voix suprêmement agréable. Et je me rappelle les propos d'Andrée Girard, qui a dirigé la Chaîne culturelle et l'a menée à sa fermeture. Elle disait sans gêne ne rien comprendre aux documentaires que nous réalisions et transmettait, le sourire aux lèvres, le message de ses patrons, disant que l'on ne souhaitait plus d'émissions culturelles fouillées sur les ondes de Radio-Canada. Rien à faire : jamais je ne me consolerais de ce saccage, de ce gâchis.

Tous les jours de la semaine, à 8 h 52 et à 17 h 52, sur les ondes de la MDR (Mitteldeutscher Rundfunk), le comédien Klaus Maria Brandauer prête sa voix à Mozart à l'occasion du 250^e anniversaire de sa naissance. Tout au long de l'année 2006, il lira l'ensemble de la correspondance d'Amédée. J'apprends ainsi que Mozart signait souvent Amédée et commençait ses lettres à son père, en français, par un « mon très cher père ». (L'accent de l'interprète de *Méphisto* est d'ailleurs irrésistible.) Je me prends encore à rêver d'une pareille chose au Québec : le comédien Jean Marchand lisant la correspondance de Borduas, Marcel Pomerlo lisant celle de Saint-Denys Garneau, ou alors Robert Lalonde prêtant sa voix à André Major et lisant jour après jour ses carnets réunis sous le titre *Le sourire d'Anton*. Mais où ? Sur les ondes d'Espace musique ? C'est oublier que Radio-Canada et la culture sont devenus deux réalités incompatibles et qu'on y confie dorénavant l'animation d'une émission sur Bach au comédien Yves Jacques, qui se vante de n'y rien connaître, et qui pousse même la bêtise et le mauvais goût jusqu'à parler de sa préférence pour « Brokebach » ! Il a de l'avenir dans la boîte, celui-là !

Pose ? Snobisme ? Un animateur de Figaro Kulturradio clôt chacune de ses émissions d'après-midi avec un « à bientôt ».

Le zèle qui fut le mien durant toutes ces années à Radio-Canada et qui m'a poussé à travailler 80 heures par semaine à la réalisa-

tion d'émissions littéraires que personne n'écoutait au dire de la direction (mais pas moins de 35 000 personnes ont signé une pétition réclamant le retour de la Chaîne culturelle) et l'énergie que je déploie aujourd'hui à apprendre l'allemand (près de mille heures de cours et neuf mois d'études en Allemagne sur une durée de trois ans) sont sans l'ombre d'un doute liés à mon complexe d'infériorité.

Nous vivons actuellement au Québec des temps complexes, où les valeurs que nous croyions solides, qui étaient supposées fonder notre société démocratique, sont remises en question. Particulièrement en ce qui concerne la place de l'art et de la culture dans nos vies, il nous faut plus que jamais trouver le moyen de contrer le populisme vengeur.

On se croirait au Québec dans un roman de Balzac. On reconnaît la prospérité des amis en ce qu'ils n'ont plus de mémoire, et tous les Lucien de Rubempré s'entendent à vouloir mettre en pratique cet axiome avec lequel on est sûr de vivre tranquille : *Fuge, late, tace* [Fuis, laisse, tais-toi].

Le Québec est devenu un pays (et encore, s'il en était un!) fanatiquement amoureux de sa bassesse, où Denise Bombardier, Jacques Godbout et Richard Martineau font littéralement office d'*horizon intellectuel et moral indépassable*; et où Elvis Gratton, de caricature de la bêtise et de l'ignorance crasse qu'il était au départ, est devenu le héros national d'un pays à l'inertie bêtifiante, où règne le terrorisme de l'humour. Et dans cette décharge spirituelle, intellectuelle et linguistique qui nous fait office de pays, l'hostilité à l'esprit et à la culture règne sur toute chose.

La devise des baby-boomers : « Que les fils meurent avant les pères. » Cette génération de parvenus blasés, cyniques et donneurs de leçons — avec Denys Arcand et François Dompierre à leur tête — siège sur tous les conseils d'administration, écrit dans *L'Actualité*, savoure son Brunello di Montalcino dans sa maison de campagne sur le lac Memphrémagog ou dans sa villa en Toscane

en évoquant ses conquêtes dérisoires, et proclame à qui veut l'entendre que le Québec fout le camp, sans se rendre compte qu'elle en est la première responsable.

Le manifeste du *Refus global* pourrait être écrit et signé cette année. Vous changez le mot «clergé» par le mot «marché» et le nom de Maurice Duplessis par celui de Pierre-Karl Péladeau, et la situation est exactement la même. Mais elle est en réalité bien pire que dans les années 1950. Car, à l'époque, on savait que l'Église et Duplessis incarnaient la grande noirceur; aujourd'hui, on croit que le marché et PKP sont nos sauveurs! Et les gens comme nous n'ont d'autre choix que de s'exiler, comme le faisaient les artistes et intellectuels des années 1950, que d'aller voir ailleurs s'ils y sont. «Il n'y a pas de place pour tous les Ovide Plouffe du monde entier!» Dommage que l'on ne puisse revoir une représentation théâtrale comme on relit un livre ou réécoute l'*Octuor* de Mendelssohn. J'aimerais tant revoir la mise en scène de Wajdi Mouawad de *Six personnages en quête d'auteur*, qui transposait la quête des personnages de Pirandello dans un Montréal en guerre. Wajdi avait raison. Le Québec est en guerre. Mais il ne veut pas le voir.

En Chine, sous la révolution culturelle, on cassait les doigts des pianistes à coups de marteau. Au Québec, on ferme la Chaîne culturelle.

Le compositeur Jean Derome m'a appris que les poissons rouges n'auraient que trois secondes de mémoire. Ils ne sont donc pas malheureux dans leur bocal. Le temps de se rendre d'un côté à l'autre, ils ont oublié la raison de leur quête. Les Québécois sont donc des poissons rouges dont la devise est «Je me souviens». Il y a quelques années, au moment de la sortie parisienne d'une autre de ces baudruches largement financées et encouragées par nos organismes subventionneurs, un critique de cinéma du magazine *Les Inrockuptibles* avait osé écrire noir sur blanc ce que bien des gens se contentent de penser, à savoir qu'il y avait selon lui «incompatibilité de caractère entre les Québécois et le

cinéma». Pour qui ne verrait que *Camping sauvage*, *Les dangereux* et *L'odyssée d'Alice Tremblay*, il serait en effet aisé de croire que la rencontre ne s'est pas encore faite entre les Québécois et le septième art. Mais ce serait là, il est vrai, nier l'existence et le combat de réalisateurs talentueux et de tout un pan de notre histoire cinématographique. Mais doit-on condamner le critique étranger qui se voit ainsi fourguer par la valise diplomatique des Éric Canuel, Denise Filiatrault, Guy A. Lepage et autres Yves Pelletier en guise d'auteurs (au détriment de vrais cinéastes comme Bernard Émond et Catherine Martin, Rodrigue Jean et Denis Côté)? On sait qu'en doses massives, l'absorption de tels objets ineptes ne saurait qu'encrasser le regard et le jugement, et décourager le journaliste désireux d'aller au-delà des apparences. Toutefois — mince consolation —, le Québec n'est pas le seul pays au monde à souffrir de cette promotion des cinéastes nuls. L'Allemagne en est un autre, où les films de Hans-Christian Schmid et de Christoph Hochhäusler connaissent une sortie confidentielle, et où un fils de pub comme Tom Tykwer est considéré comme un grand artiste. C'est ainsi que, depuis le succès des bluettes faussement provocatrices de Doris Dörrie et de Sönke Wortmann, on pourrait penser que rien ne va plus au pays de Rudolf Thome, où, comme au Québec, il est à peu près impossible de voir des œuvres dignes de ce nom à l'extérieur des festivals et des grands centres (Berlin, Francfort, Hambourg, Munich), où les versions originales avec sous-titres sont rarissimes, où les cinémas dits de répertoire disparaissent les uns après les autres (au profit de complexes multisalles de type CinemaXX où le son est tonitruant et le pop-corn sucré), et où, comble de l'infamie, un tâcheron sans talent du nom d'Eric Till tourne en anglais et avec des acteurs essentiellement britanniques (mais avec une équipe technique et des capitaux allemands, et Bruno Ganz en guise de caution morale) un insipide *biopic* sur Luther. Oui, sur Luther, le réformateur religieux allemand qui, à l'exemple de Dante pour l'italien, a pour ainsi dire fixé les normes de la langue allemande moderne avec sa traduction de la Bible. À quand donc un film sur René Lévesque financé par la Société de développement des entreprises culturelles et tourné en anglais par Bruce Beresford

avec Christopher Plummer dans le rôle-titre, Steve Martin dans le rôle de Bourgault, et Luc Picard pour jouer les utilités?

Le mois de juillet le plus chaud depuis cent ans en Saxe. Et la fièvre du foot fait monter la chaleur d'encore quelques degrés. Les Allemands qui, depuis soixante ans, se font dire partout dans le monde qu'ils sont des ordures, qu'ils devraient avoir honte d'être allemands, profitent du Mondial pour afficher leur patriotisme. Les réserves de drapeaux et de fanions étant à sec, comme bien des cours d'eau d'ailleurs, un Allemand sur trois porte le tricolore imprimé sur la peau. Mais attention, c'est là «un patriotisme positif», soulignent les Allemands, effrayés à l'idée que cette déferlante incontrôlée de drapeaux puisse être interprétée comme un regain de nationalisme. Et, comme pour s'excuser de cet amour soudain de la patrie, l'hebdomadaire *Stern* inscrit en exergue à un dossier sur la question une déclaration de l'ex-président de la République, Richard von Weizsäcker : « Le patriotisme, c'est aimer les siens, le nationalisme, c'est détester les autres. »

La plus vieille femme du monde fait son entrée dans un café de Loschwitz. Elle a au moins cent ans. Sans l'ombre d'une hésitation, elle s'assoit à sa table. À peine a-t-elle pris place qu'une serveuse lui apporte un café et un gâteau. C'est le *Kaffee Kuchen* de 16 heures. La plus vieille femme du monde s'empiffre sans prendre le temps de lever les yeux de son assiette. Comme Müller, elle a connu la vie sous deux dictatures et son lot de privations. Et elle s'est promis qu'elle ne se priverait jamais plus de manger.

Comme l'Islande et Saint-Donat, Dresde est un microclimat. Il fait beau partout en Europe, il pleut à Dresde. Il pleut partout en Europe, il pleut davantage à Dresde. On n'a qu'à lever les yeux au ciel pour voir un des tableaux de Canaletto exposés au Zwinger. Le Canaletto de Dresde n'étant pas, comme on le sait, le «vrai» Canaletto, mais bien Bernardo Bellotto, dit Canaletto.